

PASCAL MARMET

*Le Roman
du parfum*



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN DU PARFUM

DU MÊME AUTEUR

À la folie, roman, éditions France-Empire, 2012.

Si tu savais, roman, éditions France-Empire, 2010.

Il y a longtemps, roman, éditions La Bruyère, 2008; rééditions Béatrice Ortega, 2012.

Le prince de Paris, nouvelle, éditions Frédéric Serre, 2001; réédition 2011.

Ludmilla, roman, éditions Omri Ezrati, 1995; réédition 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sarriette.

Pour rassembler cet élixir de bonheur, je me suis rendue chez un herboriste. Personne ne peut soupçonner le coup de poing olfactif que j'ai encaissé lors de ma première visite en ces lieux remplis de plantes, de racines et de fleurs séchées. J'étais fracassée, cabossée, j'en suis ressortie ressuscitée, comblée et légère.

Depuis ce cocktail moyenâgeux légèrement poivré, j'arrose tous mes plats. Aujourd'hui, je suis heureuse, libre. Mon appétit de vivre et de m'imposer s'en ressent dans mes propos, mon attitude même. Est-ce vraiment ce remède antédiluvien qui a mué ma timidité en communicante effrénée ? Que s'est-il vraiment passé ? Aucune réponse logique n'a abouti. J'en ai conclu qu'Hildegarde éloignait mes tourments et que mes fréquentes visites chez l'herboriste contribuaient à me ressaisir.

Chaque jour, une question récurrente tordait mon estomac : comment, avec un ego sous-dimensionné, étais-je arrivée à retenir l'attention ? L'expliquer était simple et impossible à la fois ; cela donnait : « Un incident multiplié par d'autres concours de circonstances ajoutés à des situations inenvisageables m'a conduit à Grasse, la ville considérée capitale mondiale du parfum, l'axe central de l'industrie de luxe à la française. » Il y avait une autre explication que je refusais d'accepter: dans le dos, vers l'inaccessible, une main invisible me poussait, m'ouvrait un chenal.

Un article sur les roses de Grasse dans un magazine télé déclencha mon départ. Un matin sans ciel, j'ai déposé une lettre à l'attention de ma mère, et je suis partie à la gare pour prendre un aller simple pour Grasse. Sans me retourner, j'ai quitté le passé.

Dans le train qui m'enlevait, une femme âgée m'a offert un emploi de saisonnier, et de surcroît, le gîte, le couvert et

l'amitié. Comme par la volonté d'un dieu caché, le lendemain je cueillais des fleurs dans des allées précieuses et interminables. J'équeutais les tiges comme j'avais rayonné : la tête vide, mais cette fois-ci, de plaisir et le nez bouillonnant. De caissière muette à des sacs de roses à remplir à un rythme d'enfer, il n'y eut qu'un pas inspiré par le hasard. Avec une différence de taille non négligeable : une absence de codes-barres sur les pétales.

Dans cet océan de roses de mai, je goûtais les pétales, les reniflais à les flétrir. Selon les semaines, leur goût se modifiait, leur arôme se transformait, leur beauté s'offrait ou se cachait. En fonction de l'intensité du soleil ou de l'heure, du légèrement citronné habituel, des touches de framboise, de litchi ou de vanille se découvraient. Cela m'avait intriguée. Je pris conscience que ces mutations olfactives correspondaient aux cycles lunaires. À croire que les liquides internes des roses montaient, descendaient selon la volonté de ce proche satellite, que l'activité végétative fût en apogée en fonction de l'éloignement ou la proximité de la terre.

Une aube de lune décroissante, je me suis promenée dans les champs de fleurs. Je m'y suis évanouie. Mon corps gisait dans un lit de pétales. Les couleurs et les entêtantes halénées avaient atteint mon âme. Le lendemain, mon nez saignait, coula toute une journée un jus de rose odorant. Lors d'une aurore en lune croissante, les fleurs taisaient leur éclat, libéraient une odeur faible et embarrassée. En jour d'éclipses ou de grandes marées, je supposais des parfums exposant une facette troublée, un stress assurément. Sans passer pour une illuminée, comment expliquer ce phénomène ? Sans en avoir la science, comment affirmer que les fleurs ne doivent pas être cueillies n'importe quand ?

Sur ce constat, je n'ai jamais rien dit, mais désormais, mes compositions futures prendraient en considération ce paramètre

empirique : la rose avait un chemin olfactif secret. Pour lui accorder une longue durée, un fluide tenace, de l'élégance, un contraste accompli et frais, le cueilleur devait attendre, dans le respect du cycle lunaire, son heure. Mais pour donner des leçons aux maîtres parfumeurs, qui étais-je ? Une ombre apprend à taire ses intuitions.

À mon retour sur Biarritz, tout auréolée, de poison pour mon entourage, j'étais devenue porte-bonheur. J'étais mince, lisse, sexy avec un eye-liner et un fard orange qui soulignaient mes nuances de grain de peau. Même si je m'étais transformée en femme sophistiquée, j'avais gagné en assurance et compris que la beauté était un jeu, que j'avais le droit d'y participer. Du coup, je me suis mise à parler sans cesse telle une pie. Mes parents buvaient mes mots, je marchais sur l'eau de parfum et le monde d'avant plongeait dans mes odeurs. Avec des ailes aux talons, je me révélais.

En trois mois, sans rien calculer, au rang de « nez », je m'étais hissée, et Étienne Gaillard, le président d'une société et créateur de fragrances reconnues, veillait sur mon odorat comme on protège un trésor national. Avec une trajectoire fulgurante aussi irrationnelle que la mienne, comment ne pas croire en la providence.

L'avion a glissé vers l'arrière et s'est positionné sur la piste. Mon voisin était crispé aux accoudoirs, et semblait se vider de sa dernière goutte de vie. Il n'était plus qu'une vague pâleur. Ses mains tremblaient, sa mâchoire s'était crispée, son front s'était recouvert de sueur.

J'ai détourné mon regard et collé des yeux d'enfant sur ce hublot hors de prix. L'oiseau d'acier s'est soulevé. Mon premier décollage. Oui, ma vie décollait, et j'étais terrifiée. Serais-je à la hauteur des espoirs que l'on déposait entre mes mains ? J'en doutais. Lorsque l'on a été une ombre, on ne peut que s'effacer,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Répétiteur bénévole

*Les laboratoires Givaudan, Firmenich & Cie,
Takasago, Symrise, IFF, Mane, Robertet, LMR,
Payan Bertrand...*

*Chiffre d'affaires annuel estimé à 17,2 milliards
d'euros en 2010.*

– J'ai adoré cette légende indienne. Pourrais-tu me céder ton livre ?

– Si vous me le rendez, je vais vous lire un passage édifiant pour vous décourager à l'acquérir. Merci. Je retiens mon souffle, c'est parti: « *La coumarine est une substance naturelle organique aromatique connue dans la nomenclature internationale comme 2H-1-benzopyrane-2-one qui peut être considérée en première approximation comme une lactone de l'acide 2-hydroxy-Z-cinnamique. Ces composés possèdent des hydroxyles phénoliques qui peuvent être méthylés ou être engagés dans des liaisons hétérosides.* » Vous en redemandez ?

– Par pitié, stop ! Vu sous cet angle, on comprend que l'approche poétique soit indispensable au profane.

– Je vais devoir avaler ce discours durant quelques années. Tiens ! À mon tour, j'ai une devinette difficile, et je vous fais grâce du pari. Savez-vous en quelle année Guerlain a mis au point son *Shalimar* ?

– Es-tu sûr de ne pas vouloir parier ?

– Absolument certaine.

– Dommage ! Il a été créé l'année de ma naissance, en

1925. Nous sommes à égalité. J'ai vraiment adoré parcourir ton excellent bouquin sur le parfum. Ton prix sera le mien.

– Vous êtes tenace.

– Je te rappelle que la ténacité n'est pas sur la liste des sept péchés capitaux.

– J'aurai aimé vous faire plaisir et vous le dédicacer, mais je dois savoir, sur le bout du nez, les principaux axes de cet ouvrage de référence. J'ai promis à Étienne d'apprendre par cœur la partie historique avant la rentrée des classes.

– Qui est ce monsieur à qui tu promets la lune ?

– Un homme aussi jeune que vous.

– Et si j'étais, l'espace de notre voyage, ton répétiteur bénévole ? Avec les scénarii avalés durant soixante ans de carrière, je suis certain d'être bon professeur. Qu'en pensestu ?

– Génial ! Tout simplement... génial !

– J'ai appris des choses intéressantes dans ton livre. Jadis, les humains utilisaient les parfums pour obtenir la protection des dieux, pour plaire aux rois et obtenir leur bienveillance. Tiens, un exemple : lorsque la reine de Saba se rend à Jérusalem, elle apporte dans ses malles une quantité considérable d'aromates pour charmer le roi Salomon. Les parfums avaient un rôle de séduction et ont maintenu leur position ensorcelante jusqu'à nos jours. *Amazing* !

– Rien n'a changé sauf que tout le monde a accès à ces fragrances, chose impossible pour l'ouvrière il y a moins de cent ans. Aujourd'hui, les grands noms de la mode réalisent la moitié de leurs ventes grâce aux accessoires comme les ceintures, les chaussures, les lunettes et, évidemment, le parfum qu'on évente dans des spots publicitaires qui se ressemblent tous. Que cela soit dit : le parfum est utilisé par les couturiers pour diffuser leur image. Comment feraient-ils autrement ?

– Moi, j'offre un parfum pour dire : je t'aime. Pourquoi

aucun parfum ne s'appelle-t-il comme cela ? N'est-ce pas la plus belle des déclarations ?

– *Je t'aime* a été lancé par Des filles à la vanille et *I love you* est sorti chez Molyneux. Je crois que tous les mots de la planète ont été déposés en toutes les langues. Rien n'échappe aux machines de guerre du marketing et le coût d'une campagne de pub se chiffre en centaines de millions de dollars, alors pas question de se planter sur la cible. À bourse déliée, les magnats du parfum engagent les plus grands metteurs en scène pour nous parler d'amour, de luxe, d'élégance, de sport, de littérature, de mythologie... de ce qui mène au désir. Martin Scorsese, Roman Polanski, David Lynch et bien d'autres ont tous répondu à l'appel pour exécuter des clips télévisés très élaborés.

– Si George Clooney a trouvé sa tasse de café, pourquoi Brad Pitt ne serait-il pas l'ambassadeur du célèbre N°5 ?

– Pour créer le buzz, Chanel n'hésite pas à embaucher des acteurs de premier plan juste pour faire craquer toutes les réticences. J'imagine bien Brad en play-boy aventurier, endormi, nu sur une île déserte. Son bateau a fait naufrage, il n'a sauvé que son N°5. Au lieu de se lamenter, il ose une goutte de parfum derrière l'oreille et sourit à ses milliards de fans derrière l'écran. Fin du clip et jackpot pour les frères Wertheimer, les propriétaires de la marque. Le lendemain, la foule en délire se rue vers les parfumeries de quartier en croyant se glisser sous le lobe de la star businessman. Tôt ou tard, toutes les vedettes répondront à l'appel des dollars, que ce soit dans le vin, le parfum, la cuisine, le thé ou le café. N'avez-vous jamais été sollicité pour ce genre de pub, Tony ?

– Bien sûr que si. Sur l'étiquette d'une bouteille de vin, on aperçoit mon visage de trente ans. J'ai accepté parce que je savais que cet argent irait directement au bénéfice des chevaux de Shiloh ranch.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cents, de quoi se rendre au centre de Manhattan et s'installer dans un meublé où les rats avaient leurs habitudes. Dès le lendemain, Helen frottait chez les nantis. Elle briquait à Budapest et, à peine arrivé au pays du cinéma, elle astiquait encore, sauf qu'elle ne comprenait pas la langue de ce pays à conquérir. Son seul plaisir était de voler quelques gouttes d'eau de parfum à ses patrons. Elle était bien décidée à cesser cette spirale de corvées et de malchance collante comme de la poix. La semaine suivante, elle se rendit au bal annuel donné par la communauté hongroise. Il lui fallait un homme riche, beau et plein de bravoure, un mari aimant pour la vie et prêt à se laisser dominer par une femme. Un homme mystérieux, basané et aux cheveux gominés à l'huile d'amandes douces, l'invita à danser en lui tendant une main aux ongles irréprochables. Avant d'accepter, Helen examina l'audacieux. Son prétendant sentait le savon à la fleur d'oranger, sa fine moustache était taillée avec grand soin, une épingle d'or retenait sa cravate de soie et ses guêtres étaient impeccables. Elle se leva et les corps ne se quittèrent plus de la soirée. Ce beau spécimen fera son affaire. Helen et Manuel Schwartz se marièrent à New York le 22 mai 1924. Le 3 juin 1925, Helen donna naissance à Bernard. À la maternité, son mari lui offrit une folie : un flacon de *Shalimar* signé Jacques Guerlain, un composé de baumes, d'iris et de vanille. Parfum qu'elle portera chaque samedi soir.

Elle apprendra plus tard que papa était excentrique, volage, instable, artiste et, plus grave encore pour maman, sans ambition et malchanceux.

Chaque enfant veut croire qu'il n'y a pas de meilleur père que le sien. C'est à ce héros, dégingué par l'infortune, que Bernard, son jeune fils, vouait une adoration. Le petit Bernie

était craintif, tourmenté, ne parlait pas encore à trois ans, ne se sentait sécurisé que blottit tout contre la plantureuse poitrine parfumée à la vanille de sa mère et ne quittait jamais son doudou parfumé au *Shalimar*. Le sevrage du lait maternel vers l'âge de treize mois avait été pour lui un enfer. Il ne respirait que derrière la jupe de cette maman aimante qui, chaque soir, lui chantait une berceuse magyare. Son mode d'expression passait par le dessin. Ce qui l'entourait était esquissé au crayon dans un carnet secret qui ne quittait jamais sa main. Ses parents continuèrent à parler hongrois toute leur vie. Bernie apprit cette langue étrangère dans la rue et son parler slave roulant les voyelles s'ancra solidement dans les sonorités hongroises aux doubles accents aigus. Dès cinq ans et grâce à son habileté dans le jeté de billes, il prit confiance en lui et pressentit l'intérêt de se montrer. La beauté de cet enfant aux cheveux de jais et à la peau caramel était une caresse pour les yeux. Le couple Schwartz échoua avec ses deux fils entre la 73^e Rue et la 2^e Avenue. À l'angle, il y avait une boutique de fripes d'un polonais. Toute la journée, des gens entraient et sortaient. Des charrettes à bras circulaient, cahotant dans les rues crottées de purin, remontant et descendant, encombrant le passage. La famille habitait à l'arrière de la boutique donnant sur une courette débordant de déchets alimentaires. Les parents dormaient dans un angle, Bernie et Julius dans l'autre. Un troisième angle était occupé par les toilettes, et dans le quatrième, Helen s'affairait dans la cuisine en maudissant sa mauvaise étoile. Tel était le logement de la famille Schwartz, sans aucune intimité, subissant la putréfaction d'une cour habitée par une horde de rats insolents. Son frère Julius traînait derrière Bernie comme un boulet, mais le jour de grande parade de la Légion américaine, il ne voulait pas s'encombrer de ce frère trop jeune pour le suivre dans ses

histoires de grand. Il le rabroua. Son frère partit en pleurant et en oubliant sa casquette sur le rebord de la fenêtre. Julius disparut à jamais.

Ce vendredi de septembre 1938 est mon unique cauchemar. Comme un scénariste, j'ai réécrit cent fois ce qu'il serait advenu si je ne l'avais pas rejeté. Et chaque nuit, je me sens coupable de cet égoïsme qui a tué mon frère.

Un camion fou le lui enleva à jamais. Lorsqu'il rentra sans Julius, sa mère s'affola de ne pas voir rentrer son fils adoré à une heure si tardive. On commença les recherches dans le quartier. Les yeux baissés, un voisin l'informa que son gosse avait été renversé sur la 1^{re} Avenue par un chauffeur de camion complètement ivre. Aux remords, ses parents ajoutèrent la cruauté. Ce fut à Bernie d'aller reconnaître le corps. Sa mère l'exigea, son père abdiqua. Bernie l'identifia. Il ne le reconnut qu'à une dent cassée tant la tête était gonflée. Il demeura à son chevet de longues heures et lui jura, en larmes, qu'il vivrait pour deux. Ce jour-là, il perdit l'insouciance de l'enfance dans le regard maternel qui l'accusait.

Dans mes petites boîtes, j'ai conservé religieusement, les livres et la casquette laissée sur le bord de la fenêtre par Julius.

Après le décès de Julius, des maux de tête à répétition emmenèrent Helen au bord de la folie. Pour compenser une vie irrespirable, Helen empoisonnait son couple et battait ce fils coupable au moindre écart de conduite et, chaque jour, elle s'enfermait un peu plus dans sa raideur. L'optimisme de son fils lui était odieux dans ce monde de laideur qui l'oppressait. Ses mots étaient des coups de cravache et la famille vivait dans la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Pour le plat principal, la dorade aux fines herbes est une merveille, surenchérit la navigante inopportune.

– Très bien. Pas de dessert. Un verre d'eau suffira.

– Votre choix, mademoiselle ? demanda l'hôtesse.

– Tout pareil, sauf qu'à la place du foie très gras, je souhaiterais une simple salade. Pourriez-vous demander au commandant de bord de me recevoir ? J'aimerais le remercier de vive voix pour sa gentillesse.

– S'il est d'accord, je viendrais vous chercher.

L'hôtesse s'éloigna avec sa commande.

– Pourrais-tu terminer l'histoire savoureuse sur ce mystérieux pays de Pount, Sabrina ? Pour dire vrai, j'en suis tout excité.

– Clac, on tourne ! Moteur. J'en étais au serpent aux colliers d'or et de diamants qui demandait à Shalimaris ce qu'il l'avait amené ici. Le rescapé raconta sa mésaventure en bafouillant et en croyant que sa dernière heure avait sonné. Le reptile le rassura en lui disant que si Dieu avait épargné sa vie, il ne pouvait la lui retirer sans provoquer les foudres de cette divinité. Avec l'aide de la bête au sang froid, Shalimaris repartit en lui promettant de revenir avec une cargaison de tous les *ântis* de son pays pour le remercier. Le serpent éclata de rire et lui avoua que cela était inutile puisqu'il était le maître de l'*ânti*, le nectar le plus abondant sur son île où les arbres pleuraient des senteurs. Depuis, chaque fois qu'un navire accostait sur l'île, le saurien le remplissait de parfums, de défenses d'éléphants ou d'animaux rares.

– Extraordinaire !

– Les égyptologues modernes n'ont jamais retrouvé trace de l'île de Pount. En ce qui concerne cet *ânti*, certains supposent qu'il s'agissait d'une gomme-résine odorante comme la myrrhe produite par les arbres. Pour d'autres, il s'agirait de l'encens

issu de l'oliban, un arbre à l'odeur d'essence de térébinthe. Il est à noter que la querelle des archéologues sur l'emplacement de cette île de Pount n'est pas près de s'éteindre parce que les recherches, sur ce point géographique variable, continuent. On sait que sous le règne de Sahouré¹, roi de la V^e dynastie, quatre-vingt mille mesures d'ântis ont été rapportées de Pount. D'autres dynasties se rendront sur cette île, mais rien n'a filtré sur la localisation précise de Pount. Je vous lis la seule indication inscrite sur les murs du laboratoire du temple d'Edfou et formulée par le pharaon Ptolémée VI² à Horus³ : « *Vois, Pount est ici, dans la chapelle, le pays du dieu est dans ton sanctuaire.* » Le flou total pour nos archéologues.

L'hôtesse servit ses deux passagers très bavards.

– Le mystère s'épaissit Sabrina. Que sait-on sur la confection de leurs parfums ?

– Le laboratoire du temple de Dendérah a fourni de précieuses indications sur les ingrédients utilisés. Les opérations de broyage, de tamisage, de filtrage, de cuisson y sont décrites avec soins. Ce qui est moins évident, c'est la traduction de ces épices et plantes. J'ai lu aussi que l'onguent Hekenou était un mélange de sucres, d'aromates pilés mouillés de vin, chauffés à plusieurs reprises avec des *ântis* et du styrax, le tout macéré pendant un an.

– Ce sont là des parfums ?

– Cela servait à oindre les membres d'un dieu, une sorte de baume parfumé qui mettait le corps en fête. Mais c'est en fumigation qu'excellent les Égyptiens avec le Kyphi. On y retrouve le souchet, une sorte de gros rhizome odorant, des baies de genièvre, des raisins secs, du roseau, du vin, du miel, la myrrhe, la menthe, le henné, le safran, la cannelle et le cinnamome.

– Que veux-tu dire par « oindre les membres d'un dieu » ?
– Les membres des statues de pierre à l'image des dieux étaient quotidiennement imprégnés de parfum.

– Du parfum sur de la pierre ? Comme c'est étrange ! N'astu pas oublié un passage surprenant sur le voyage de la femme pharaon à l'île de Pount ?

– Vous parlez de la fameuse Hatshepsout⁴, la seule reine d'Égypte à avoir régné durant vingt-deux ans sans mari. Grâce à son intelligence et à son courage, cette politicienne hors pair et au destin peu ordinaire va accéder pleinement au pouvoir suprême traditionnellement réservé aux hommes. Elle était belle, sa silhouette élancée, son front haut, se rasait la tête et portait l'attribut de la fausse barbe exposant ainsi au monde la preuve de son contact direct avec le surnaturel. Une sorte de femme travestie en homme qui évitait de donner prise aux jalousies masculines.

Hatshepsout est sans aucun doute l'une des personnalités les plus fascinantes de la XVIII^e dynastie.

Je vais vous raconter à ma façon cette expédition sur l'île de légende qui s'est déroulée aux alentours de l'an VIII ou IX de son règne. Imaginez le spectacle d'une incroyable flottille composée de cinq navires qui s'ébranlent devant le temple de Karnak. Les voiles démesurées gonflées par le vent du nord et couronnées par l'éclat des olifants résonnent dans un ciel de traîne. Imaginez l'admiration et l'étonnement du peuple du Nil lorsque l'armada vint à voguer dans des régions inconnues et tous les périls que cela impliquait. La traversée dura des semaines. Un matin, la vigie hurla : terre, terre ! Le chef de l'expédition aperçut d'étranges maisons sur pilotis et des ânes hennissant pour donner l'alerte. Deux terres se rencontraient. L'accueil fut à la mesure de la légende. Accompagné de ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mais personne ne me connaît. C'est désespérant.

– Professeur est un grand mot. On s'embrasse souvent sur les plateaux et, tout naturellement, on prolonge dans les coulisses ce difficile exercice absent des formations d'Universal. Alors, je me suis dévoué pour réparer cette impardonnable méprise.

– J'ai toujours pensé que je n'étais personne... et la seule façon pour moi de devenir quelqu'un... et bien c'était d'être quelqu'un d'autre.

– Que faites-vous ce soir, chérie « quelqu'un d'autre » ?

– Comme d'habitude, daddy: je vais prier pour avoir un vrai rôle. En attendant le grand jour, je pars m'acheter du maquillage et du parfum au drugstore Schwab.

– Je t'accompagne, chérie. J'en profiterai pour prendre des revues sur le cinéma. Au fait, quel parfum achètes-tu ?

– Mais... N°5 de Chanel, bien sûr ! C'est ce que je porte la nuit.

Elle a pris place dans la Chevy décapotable au toit déchiré et à la couleur vert bouteille délavé. Marilyn ne remarqua pas ces détails, elle semblait absente. Dans la rue ou le magasin, son allure sensationnelle n'échappait à aucun regard. Les hommes louchaient sur son corsage et les femmes la regardaient en biais.

D'un claquement de doigts, la belle gueule de Tony s'effaçait aux côtés de cet astéroïde. Du haut de son mètre soixante, elle n'était qu'une jeune fille ordinaire avec un visage émouvant et extraordinaire, mais ce qui aurait dû être une bénédiction semblait se transformer en malédiction dans son regard d'ombre et de lumière.

Tony se fit entreprenant :

– Howard Duff m'a prêté sa maison à Malibu ce week-end pour que je m'occupe de son matou. Que dirais-tu de passer la journée de demain à la plage ?

– Oh daddy ! N'est-ce pas l'acteur qui a joué Sam Bass dans *La fille des prairies* ?

– Oui et je crois que sa carrière va ex-plo-ser.

La fille accepta l'invitation. Le lendemain matin, il vint la chercher avec quelques courses dans le coffre.

L'été s'envolait. Le temps tournait à l'orage. Les palmiers ployaient sous le vent. Sur la route, le ciel s'encrea d'un gris ciment. D'un coup, la capote percée se déchira.

Sous l'auvent de la maison sur la plage, Tony chercha les clés puis alluma. Leurs vêtements trempés fumaient, leurs pieds baignaient dans une mare. Un éclair blanc traversa la pièce et la foudre tomba sur la maison. Les plombs sautèrent. Noir total. Tony ne trouva pas le compteur, mais des bougies. Dans ce clair-obscur, elle ressemblait à une icône de Botticelli décoiffée après une nuit d'amour. Chacun de ses gestes portait la marque de l'élégance et de la sensualité à fleur de peau. Elle avait encore la séduction maladroite de l'adolescente.

Tony l'embrassa. Ce ne fut pas un baiser de cinéma. Lorsqu'il abandonna ses lèvres, elle avait gardé les yeux fermés. Elle posa ses mains en croix sur sa poitrine et trembla. Tony lui proposa de se changer dans la chambre le temps de préparer la cuisine et d'allumer un feu.

Il se brûla la main. Elle revint en peignoir rose, et le soigna. Tony parlait sans cesse pour ne rien dire.

Elle le regardait s'activer devant le fourneau à bois. Il calcina les steaks, vinaigra excessivement la salade, les pommes de terre n'étaient pas cuites et il versa la bouteille de vin rouge sur son pantalon blanc. Le chat se régala et le couple se contenta du pot de glace vanille en pouffant pour un rien.

La fureur du ciel ne dura pas. Le vent tomba, les nuages se dispersèrent, des étoiles allumèrent la nuit et un vent tropical souffla dans les persiennes.

Tony lui prit la main. Les cheveux blonds dansaient au vent et brillaient dans l'obscurité comme un soleil. Ils se promenèrent sur la plage déserte en jouant avec les vagues.

Comment ne pas profiter de la gentillesse de cette fille aux yeux couleur de pluie ? Sur le sable, ils s'aimèrent et rêvèrent leurs projets en comptant les étoiles filantes.

Pour chaque traînée lumineuse, un vœu.

– Est-ce que la vie me donnera tout ce que je désire, Tony ? Être une ratée à Hollywood, c'est comme mourir de faim à un banquet. Je ne serai jamais une grande artiste, mais, en travaillant, je peux encore espérer en devenir une.

– Et gagner plein de dollars, plaisanta Tony.

– L'argent ne m'intéresse pas, daddy. Tout ce que je veux, c'est être merveilleuse. Mon problème, c'est que je ne sais pas jouer. Tout ce que je possède, c'est une anatomie appréciée par les hommes, dit-elle en promenant sur le ciel ses paupières appesanties et en bâillant.

– Tu pourras aussi avoir tous les beaux gosses à tes pieds, chérie.

– Mais pourquoi les gens sont-ils tellement obsédés par les questions de sexe ? Ces questions me paraissent à moi aussi intéressantes que d'étaler du cirage sur une chaussure. C'est l'humeur et l'état d'esprit d'une femme qu'un homme doit stimuler pour que le sexe ait un intérêt. L'amant, le vrai, est celui qui vous fait fondre rien qu'en vous touchant la tête ou en vous souriant droit dans les yeux.

– Quel est ton jour d'anniversaire, chérie ?

– Le 1^{er} juin 1926. Et toi, daddy ?

– Le 3 juin, moins une année... Et le monde appartiendra aux signes des gémeaux, déclama Tony en roulant dans le sable avec elle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

exploiteront sans vergogne ce rendez-vous.

– Que penses-tu de cette utilisation ?

– C'est une honte ! Heureusement qu'il nous reste des Serge Lutens qui jamais ne se vautrent dans ce genre de vulgarité, de médiocrité facilitée par les gourous du marketing. Pour lui, le parfum est comme une œuvre d'art secrète.

– Je commence à comprendre tes ressentiments envers les marchands du temple, sœur Sabrina. Au fait, j'ai omis de te demander ce que tu allais faire à Los Angeles ? Tourisme ou parfum ?

– En mission pour le compte d'Étienne. Je me rends chez Fred Raucasse pour tenter d'élaborer une gamme de parfums dédiée à Michael Jackson. Voyez-vous, bien malgré moi, je suis aussi à la botte des affairistes.

– J'ai été présenté à ce monsieur Raucasse, un faiseur d'argent du genre qui insiste pour coller une étiquette à votre nom sur un de ses flacons. Son parfum, *Louvre*, est une belle trouvaille, mais le personnage ne m'a pas... disons, enchanté. Je peux me tromper, mais je te recommande la plus grande prudence.

– Merci pour l'avertissement. Je resterai sur mes gardes et ne céderai pas à ses dollars.

– Avec l'âge, on comprend que même sans argent, les êtres humains continueraient de vouloir peindre des tableaux, raconter des histoires, danser jusqu'à l'aube, chanter, composer, jouer de la flûte, ne serait-ce qu'au coin d'une rue. L'appât du gain n'a plus d'intérêt à mes yeux. Seuls concevoir, transformer et comprendre me rendent heureux.

– Pourquoi n'ajouteriez-vous pas, juste pour le plaisir, la création de parfums à votre palette ?

– Je n'y avais jamais pensé. Tu tentes mon instinct créatif et mon immense curiosité.

– Monsieur le futur parfumeur en herbe, encore un conseil pratique pour ne pas se planter lorsque vous composerez dans votre coin : ne verser qu’une goutte à la fois lors de vos essais. Sentez, une autre goutte, sentez... et ainsi de suite jusqu’au résultat souhaité. À l’issue de la période de maturation, ne pas l’appliquer sur votre cou, mais faire un test sur le pli de votre poignet ou sur une mouillette.

– Je suis curieux de savoir ce qu’une parfumeuse comme toi porte habituellement.

– Je ne m’habille que de ce que je découvre par moi-même. C’est ma seule forme de snobisme, voire de religion. En revanche, je sens tout ce qui se présente sous mon nez. Puisje libérer mon invention sous votre nez et vous demander de lâcher les mots qui vous viendraient spontanément ?

– Ce serait un grand honneur !

Elle sortit de sa poche un minuscule flacon couleur havane, en vaporisa une longue tige de papier froissée qu’elle recourba légèrement sur sa pointe puis, dans un geste précis, la secoua vivement.

– Fermez les yeux ! Maintenant, je vais approcher une touche sous vos narines. Attention ! Tout se joue dans les dix premières secondes. Soyez très attentif, contrôlez vos émotions et libérez dans un grand vent votre intuition, votre enfance et votre expérience des odeurs. Surtout, ne pas réfléchir et se faire confiance.

– J’y suis. Ça vient doucement. Nous sommes très éloignés du capiteux, de la friandise à la vanille ou du citron. Cela ressemble à une étable débordant de foin fraîchement coupé et de fleurs séchées, à la fenaison aussi, avec un rien de crin de cheval apporté par un souffle saturé de sable chaud. Cela me ramène à la force de l’adolescence, à un tournage où je devais monter un cheval fou nommé Jackie et qui s’agitait comme un

diable dans son enclos à l'approche d'une pouliche. À Jill et à notre ranch. Nous sommes loin du fruit, plus près d'un fauteuil en cuir fatigué qui se réchauffe devant un feu de cheminée. Cela m'évoque la sueur féminine et la puissance de l'homme. Ce qui fait de cette composition un parfum unisexe. Attendez ! Quelque chose d'autre arrive au petit trot. Comme une odeur de forêt. Du pin ? Ou une essence en rapport avec les sous-bois. J'avoue que c'est la première fois que l'on me sollicite pour une définition olfactive. J'ai l'impression de dire n'importe quoi et j'en suis désolé, mais c'est ce que je ressens pour ce parfum aisément identifiable entre tous. J'aime beaucoup, non vraiment, j'adore ! Puis-je connaître les essences que tu y as incorporées ?

– Vous m'impressionnez, monsieur ! Belle définition ! Vous comprendrez qu'il s'agit d'une composition que je couve depuis de longs mois et que je ne puisse vous en parler ouvertement. Un détail tout de même : vous êtes la première personne avec qui je partage ce parfum et vous mettez en plein dans le mille. J'avais tant besoin d'un avis neutre et loin du sérail des spécialistes. Votre réponse est bien plus importante que vous ne l'imaginez. Merci Tony, et chapeau bas pour votre approche toute en finesse !

– Comment l'as-tu appelé ?

– J'hésite encore parce qu'il me manque un élément capital en note de cœur. J'aimerais un nom français ou un verbe archiconnu et intraduisible à l'étranger afin qu'il se répande par sa traduction, ou quelque chose de puissant comme *Exister*. Les compositeurs de musiques, les peintres, les poètes ou les écrivains choisissent le titre de leur œuvre. Les parfumeurs n'ont pas cette fortune et accouchent sous x dans la clinique du marketing. Sans vous consulter, on s'empare de cette responsabilité à votre place et vous voilà dépossédé. Il y a de la souffrance, de la joie à enfanter, et le plus beau cadeau d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Grecs raffolent de plats épicés, le poivre devient incontournable et on dépense des sommes folles à chaque repas. Le secret des voies est toujours entre les mains des Arabes et ils monnayent à prix d'or leur exportation. À Rome, le philosophe Plin s'inquiète des comptes de l'Empire et faire des économies trouve un écho au Sénat. En 37 après J.-C., le jeune capitaine Hippalus est à la recherche de la route des épices par la mer. Il découvre l'alternance des vents de mousson et atteint les côtes indiennes en quarante jours. À partir de ce jour, les navires coupent par la haute mer et Rome obtient ses épices au meilleur coût. C'est aussi à cause de ses excès que Rome tombera cinq siècles plus tard. Avec les guerres d'invasion, le commerce démesuré des épices, les sciences, les arts et les lois seront freinés durant quatre siècles. Il faudra attendre dix siècles pour retrouver des temps favorables aux échanges.

– J'aurais adoré vivre à cette époque. J'ai même tourné le rôle d'un esclave dans *Spartacus*.

– Une fois de plus, je n'ai pas vu ce film, mais comment pouvez-vous dire que ce siècle était plaisant ? En tant qu'athlète ou roi peut-être ! Comment faire abstraction de la détresse de ces peuples vidés de leur culture et réduits à l'esclavage ? L'humanité meurt dans la misère la plus criante et l'avantage va au fortuné qui invente la salle de bain dans la maison pour mieux se pomponner le museau.

– Peu de chose ont changé fondamentalement vingt siècles plus tard. J'ai lu avec surprise qu'aucune loi n'obligeait à la séparation des sexes dans les bains publics. Quelle belle liberté des corps ! Hommes et femmes dans un bain commun et sans pudeur.

– C'était une triste réalité. Si une femme envisageait de se laver, elle devait prendre le risque de se faire violer par le premier salaud venu. Il aura fallu attendre un siècle et des

millions de plaintes pour qu'Hadrien impose la séparation entre hommes et femmes dans ces bains de malheur. Ce fut une époque de sang, de sexe et de parfum. Avez-vous lu que pour enduire le corps des dieux de l'Olympe, on n'utilisait pas moins d'un kilo de safran séché par sportif ? À vue de nez, cela représentait quatre mille fleurs et des milliers d'esclaves cueilleurs. C'est phénoménal... et scandaleux ! C'est le siècle du pillage de la nature et de l'égoïsme. Un exemple : lorsque Poppée¹ décède, Néron² l'incendiaire fit brûler le stock annuel de cannelle importée de Ceylan juste pour noyer son chagrin dans cet arôme.

– Finalement, on consommait plus qu'aujourd'hui.

– La terre de cette époque était peuplée de quelques millions d'habitants et seule une poignée de nantis avait accès aux délices. Nous atteindrons les sept milliards et combien de foyers ont au moins un flacon de marque bêtement posé sur l'étagère de leur salle de bain...

– Pourquoi dites-vous « bêtement » ?

– Parce que le parfum doit être protégé de la lumière ! Il est certain que si le parfum de synthèse n'avait pas pris le relais de la nature, nous n'aurions pas pu subvenir à la demande de notre siècle. Mais là n'est pas le problème. Ce qui me révolte, c'est le gâchis. À Grasse, j'ai été cueilleuse, et je sais le labeur d'une journée de travail sur ces parcelles peu calcaires. Il faut un geste rapide, habitué et précis. Chaque pétale glissé dans votre sac blanc en bandoulière compte. Il remplira ensuite la toile de jute marron qui sera déversée dans la salle dédiée au séchage. Les cueilleuses soumises à un rendement journalier se fanent aussi sous le soleil. Le parfum et les épices sont précieux à plus d'un titre et savoir le manque de respect pour la souffrance de ces esclaves à la tâche, juste pour le bon plaisir des mégalomanes de

l'Antiquité, me heurte.

– Vue sous cet angle, cette période n'a plus le parfum de sainteté que je lui prêtais. Tu sembles nerveuse, Sabrina. Est-ce que je me trompe ? Nous pouvons arrêter à tout instant cette révision de l'histoire si tu le souhaites.

– Il s'est passé un événement incroyable dans la cabine du commandant et je m'excuse du changement d'humeur que vous subissez.

– Quelqu'un t'a manqué de respect ?

– Bien au contraire. Je suis juste tombée amoureuse du commandant de bord. D'un coup, raide dingue alors que je ne l'avais jamais vu.

– Je connais bien ces symptômes : ton cœur fait de curieux bonds dans ta poitrine, tes yeux se sont illuminés et embués, tu as eu la certitude d'avoir trouvé celui qui comblerait tes vides et tu as envie de pleurer pour un rien. Ne cherche plus, c'est bien ce qu'on appelle le coup de foudre.

– J'en suis toute déboussolée. Cela me donne un cafard épouvantable.

– Cela devrait être le contraire. Est-il plaisant ce séducteur ailé ?

– Il est beau comme un Alexandre le Grand sans la folie des grandeurs et j'adore son parfum sur sa peau.

– A-t-il eu l'heureuse audace de te remettre un numéro de téléphone ?

– Non, mais son désir de séduction était affiché puisqu'il s'était parfumé avant notre rencontre tel un athlète avant les jeux Olympiques. Je me suis enfuie. Il a dû y voir de la réticence. C'est fichu !

– Est-ce que ton cœur est libre de tout engagement ?

– Hélas, oui.

– Alors pourquoi cette humeur de chien, nom d'un cheval ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'avoir jamais vu un de mes films, alors pourquoi pas ceux de Miss Hepburn ?

– Vous devriez réparer ces lacunes, mademoiselle, parce que le parfum pourrait aussi se raconter à travers le cinéma et les stars.

– Je n'y avais jamais songé, et je vous remercie pour cette piste. Mais ne pensez-vous pas que le parfum est son histoire comme le dit Christian Dior ?

– Je vous l'accorde : un monde sans parfum serait un monde sans histoire ! Toutefois, on peut aussi affirmer que le parfum, tel que nous le connaissons aujourd'hui, naît en même temps que le cinéma. N'est-il pas vrai que ces deux industries ont inventé de toutes pièces la femme objet ? Et puis, le cinéma sans une odeur de parfum ne serait pas si extraordinaire. Tiens ! Connaissez-vous le nom du parfum que portait Audrey Hepburn ?

– Aucune idée ! Je donne ma langue au chat.

– Pour elle, monsieur Givenchy a créé l'*Interdit*.

– Vous semblez en savoir un rayon sur le cinéma et le parfum des stars, Pascal.

– J'ai un ami qui a rassemblé tous les potins sur ce sujet dans un blog. De mémoire, je vous cite mes classiques dans le désordre : Meryl Streep est une fan d'*Annick Goutal Fragrances* et *Shalimar*. Barbara Streisand est une mordue de *Vol de nuit* et de *Delicious*. Brigitte Bardot est chez *Jicky* ou *Vent vert* de Balmain. Catherine Zeta Jones est *Coco* de Chanel ou *Arden Beauty*, Céline Dion ne chante jamais sans *Eau d'Hadrien* ou *N°5* de Chanel. Pour Madonna, ça se complique parce qu'elle saute d'une fragrance à l'autre comme *IF*, *Fracas*, *Hypnotic Poison*, *Folavril*, *Youth Dew*, *Fleurissimo*, *Perfect Veil*, *Dirt by Demeter*, *Mat*, *Folavril*, *Nanadaberry Pink*, *Child*, *Grand Amour*, *Nocturnes*, *Narcisse noir*, *Nahema*.

– Je n’en reviens pas ! Vous savez tout ça par cœur ! Et pour les hommes ?

– C’est plus facile : *Habit rouge* et *Jicky* pour Sir Sean Connery, Sir Roger Moore et Robert Redford. Frank Sinatra adorait *Bois du Portugal*, *Tribu*, *Zizanie*. Clint Eastwood est *Dirt* de Demeter ou *Green Irish*. Brad Pitt s’enivre de *Lorenzo Villoresi Musc*. Et Tom Cruise est *Gendarme*. Je crois que Bruce Willis a un faible pour *Christian Lacroix fragrance* et *Amen*.

– Et Michael Jackson ? ai-je tenté.

– Tout le monde sait qu’il était envoûté par *Parfum VI* de Creed. Sigmund Freud portait aussi Creed en *Verte Sélection* mais n’y voyez là qu’une pure coïncidence.

Tony surenchérit :

– Mais personne ne se souvient qu’Errol Flynn portait *Cuir de Russie*, un parfum créé tout spécialement pour lui et encore moins que Cary Grant avait été nommé « conseiller créatif » chez Rayette-Fabergé. Et puis, tout le monde parle de Marilyn et de son *N°5*. Elle portait aussi *Joy* de Patou et bien d’autres. Ce fut surtout une chance pour Chanel.

– C’est vrai, Tony, dit Pascal. Et en tant qu’élu membre du conseil d’administration de Fabergé, Cary Grant bénéficiait d’un appartement de luxe à New York, ses frais de voyage étaient illimités et il pouvait utiliser à loisir leur flotte privée d’hélicoptères et d’avions. Ce qui me surprend, c’est qu’il n’ait jamais approuvé des produits spécifiques ou qu’il ne soit apparu dans des publicités pour Fabergé, et qu’il ait toujours été fidèle à *Gendarme* de Creed.

L’hôtesse s’approcha de Pascal et lui murmura dans l’oreille qu’il devait rejoindre sa place pour ne pas gêner le repos des passagers.

– Sur cette réflexion hautement parfumée, je vous remercie de ce charmant interlude et vous souhaite à tous deux un

excellent voyage dans l'histoire. À bientôt, Tony, et mon bon souvenir à Jill.

Le souriant quadra repartit.

– Pascal a ouvert une brèche inattendue dans ton savoir, *my sweet*.

– Il est vrai que l'industrie du luxe à travers le cinéma a déterminé l'image de la femme. Ce que je ne comprends pas, c'est que plus les femmes sont autonomes et indépendantes financièrement, plus leurs dépenses en chirurgie plastique et en cosmétique explosent. À croire qu'elles sont coincées dans le regard des hommes.

– C'est le business de l'apparence où seules deux versions sont visuellement acceptables : la mannequin ou la dévergondée. La belle représentation de la maman rondelette entourée d'enfants semble s'effacer au profit du discours de la mode et de la beauté des maigres.

– Tony, et si nous revenions à ma leçon ? Que voulez-vous savoir sur le parfum au Moyen Âge ?

– Absolument tout ! Et je précise: dans les détails. Votre note en dépendra, mademoiselle.

– Qu'est-ce que vous êtes dur avec moi ! Mais je vais me battre comme une tigresse pour vous arracher une mention honorable. On y retourne. Je vous rappelle que cette période s'étale sur près de mille ans et que c'est d'un compliqué à vous tourner en bourrique. D'ailleurs, les historiens ne sont jamais d'accord entre eux, voire se contredisent.

– Pourrais-tu me resituer dans le temps ?

– À la louche, disons de l'an 500 à 1500 ou du dernier empereur romain à la découverte des Amériques. D'un côté, il y a l'Occident qui recouvre l'Europe catholique et de l'autre, l'Orient montré du doigt par le christianisme comme une terre de païens et de débauche. C'est aussi l'emprise de la petite

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un grand souffle culturel

Le parfum, c'est un rêve en bouteille.

Viktor & Rolf.

– Vos dents sont splendides, elles vous vont à ravir et nous en étions à la Renaissance, période que j'attends avec un certain bouillonnement, je l'avoue.

– J'en étais certaine ! Vous êtes un impatient qui ronge son frein en permanence. Alors, veuillez excuser cette pause hygiénique, mais indispensable. Et puis j'aime votre impatience. Donc, Renaissance s'apparente à résurrection parce qu'avant cette période, tout semblait cloué et immobile comme le Christ sur la croix. Après l'ennui, la régénérescence. D'après mes notes, la Renaissance naît en Italie et, dès ses balbutiements, ce nouveau souffle de créativité bouleverse une Europe en piteux état artistique qui s'étonne et se pâme face à cet art de vivre à l'italienne. Rappelez-vous que les arts libéraux ont été laminés, que mille ans se sont écoulés depuis l'effondrement du grand Empire romain et que la vision byzantine bat de l'aile. Au cœur de la richissime Florence, la peinture, l'éloquence, l'architecture, la musique et la grammaire prennent des couleurs éclatantes. Avec le XVI^e siècle, c'est le premier âge d'or qui annonce déjà l'avènement du siècle des Lumières du XVIII^e. Partout, on se passionne pour les mathématiques, l'éducation, la beauté, les beaux-arts et le parfum se diffuse dans toutes les couches de la belle société. Avec ce coup de projecteur sur les arts, la Renaissance se fait plurielle, et ses idées atteignent la

France, la Pologne, les Pays-Bas et l'Allemagne.

– N'est-ce pas avant tout la naissance de la méthode scientifique ?

– Curieusement, les avancées de la science semblent passer inaperçues aux yeux du peuple parce qu'on ne clignote que pour la création artistique. Les problèmes commencent parce qu'aucun débat sur la connaissance ne peut avoir lieu sans remettre en question le religieux. Ce dangereux souffle nouveau pour l'ordre établi va libérer la pensée. L'expérimentation s'érige en pilier des sciences modernes, et avec l'invention de l'imprimerie, Gutenberg initie la diffusion et le partage des savoirs. En cent cinquante ans, entre la fin du XV^e et le début du XVII^e siècle, Léonard de Vinci, Copernic, Galilée, Stevin, Descartes et Kepler révolutionnent les mathématiques, la physique, l'optique et la mécanique. Désormais, on consolide son esprit critique, on remet en question la science d'Aristote, on respire en s'enroulant dans les effluves de parfum pour convaincre et séduire du bien-fondé de ses arguments. Le Suisse Paracelse a osé une thèse devenue règle d'or en pharmacopée et parfumerie : « *Toutes les choses sont poison, et rien n'est sans poison ; seule la dose fait qu'une chose n'est pas poison.* »

– Votre Renaissance ressemble à une fabrique du progrès pour forcené. Je suis du petit peuple qui a besoin de jeux et d'images. Et puis comment ne pas vibrer sur le sfumato de Vinci, le volume de Michel-Ange, l'équilibre de Raphaël, la lumière de Bellini, le dessin de Botticelli... Il y a aussi cette *Déposition du Christ* peinte par Pontormo pour une chapelle florentine. Cette scène est d'une incroyable audace, le choix des couleurs est étonnant, et la construction, déstabilisante. Si j'avais été enfant de ce siècle, j'aurais peint à la mode maniériste pour le plaisir de distordre les corps, de les embellir et donner

l'illusion que l'image s'aperçoit dans un miroir. De nos jours, on dirait un écran. À bien y regarder, les peintres furent les premiers cinéastes. Il y a du Fellini dans ce Pontormo.

– Il me faudra une seconde vie pour approfondir ces connaissances. Je vais me contenter de survoler pour ne pas m'éparpiller. Au fait ! Vous ne m'avez pas raconté vos tableaux. Figuratif ou abstrait ?

– Les deux. Je dirais réaliste avec une touche de fantaisie. Le genre qui se peint directement avec le tube sur la toile avec une appétence pour la nature morte, tout en épaisseur, en couleurs vives et jamais d'esquisse préalable. Du sans filet. Je suis dans la sensation du motif, dans l'instant et le vertige du hasard des mélanges.

– En parfumerie, l'aléatoire existe, mais rien ne vaut un carnet et un crayon pour saisir la surprise olfactive qui vous attend. C'est comme une gourmandise régressive totalement propice à l'addiction, donnant un sentiment d'impertinence à vous couper le souffle. Un parfum pour dieux vivants se travaille au millimètre près, en prise directe avec le temps, du bout du doigt comme une histoire à la Michel-Ange. Une fausse note, et c'est bonjour la corbeille.

– Il y a du Vermeer dans la méticulosité de votre approche. Mais que faites-vous de l'invisible, de la magie de l'improvisation, du coup de génie ?

– On n'improvise peu dans mon métier. Chez nous, le génie se nomme obstination, isolement et ténacité. On pèse, on calcule, on sent, on recommence jusqu'à s'étourdir avant la sentence.

– Composer est une souffrance, je te l'accorde. Pour revenir à votre panier à oubli, certains de mes tableaux devraient passer à la trappe. Hélas, on ne jette pas ce qui a été apprécié, cédé au plus offrant il y a dix ans. Dis-moi, comment se porte le parfum

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

on devinait une horloge démesurée paysagée avec, en son centre, deux aiguilles de métal affichant onze heures vingt.

Sur le perron, tièdement, deux hommes m'accueillirent. Les gentlemen n'avaient pas eu la délicatesse de venir prendre mon bagage. L'égalité des sexes, sans doute.

– Bienvenue à Neverland, mademoiselle ! N'est-ce pas là une merveille architecturale ? Au fait, avez-vous fait bon voyage ? Je l'espère parce que nous avons du travail sur la planche. Je suis Fred Raucasse et voici Jean Loripo, laborantin parfumeur. Bon ! Assez perdu de temps. Par quoi allez-vous commencer ? Ah oui ! Le jardin.

J'allais lui répondre par une bonne douche suivie d'une grasse matinée à pas d'heure, mais je me suis ravisée. Face à cet homme fait de questions-réponses, j'ai baissé les yeux. Piégée comme une rate, j'étais. Merci Étienne.

– Monsieur Gaillard nous a beaucoup parlé de votre talent et nous avons accepté de donner un avantage à Grasse. Rappelez-moi votre prénom... Ah oui ! Sabrina.

Son regard mielleux s'attarda sur ma poitrine, mes lèvres, mes fesses et, accessoirement, mes yeux.

– Le matériel sera sous l'autorité exclusive de M. Loripo. Le temps presse. Nous attendons de votre part une analyse parfaite des plus belles essences des mille quatre cents hectares de la propriété puisque notre vœu est de rassembler, dans un flacon, les plus belles odeurs. Votre patron n'a cessé de porter votre nez aux nues alors nous attendons énormément de votre participation. En selle ! Nous n'avons que deux jours et deux nuits pour y parvenir. Voici un sécateur et un sac plastique pour recueillir vos échantillons. À vous de jouer. Allez, allez !

Et ma chambre ? et le droit de souffler ?, avais-je envie de hurler. Mais à vingt-trois ans, l'unique option est l'obéissance et le silence. Pour ne pas réintégrer trop rapidement la blouse de

ma supérette, j'étais vraiment prête à tout.

– Avez-vous un orgue dans votre installation ? ai-je murmuré.

– Cela va de soi, répondit Loripo d'un nez condescendant.

– Alors, un sécateur ne me sera d'aucune utilité. Mon carnet et un crayon suffiront.

J'ai abandonné mon bagage et suis partie au hasard en espérant qu'on penserait à me nourrir avant de me remettre dans un avion avec un coup de pied aux fesses. Eux semblaient sur le départ, vers le bar.

À moi, la sale besogne. Sans une goutte d'eau, j'ai erré comme un chien fou qui, sous peine de mort, doit rapporter du gibier à son maître tout-puissant.

Constat : le domaine était un parc d'attractions déserté entretenu par une escouade de jardiniers invisibles.

Près d'une statue d'Hermès levant le doigt vers le ciel et mimant son envol dans les airs, mon nez s'est positionné à l'arrêt, a hésité comme une girouette sur un clocher puis, il s'est stabilisé, narines en avant.

Sur mes lèvres asséchées, un vent chaud déposa une perle de mandarine, un zeste de citron révélé par une bouffée de ma sueur. En me retournant, un effluve de pin du Canada enflamma ma gorge. À ma droite, un fond de jasmin, de lavande et de cédrat. J'ai marché. Droit devant.

Le long d'un mur, un vieil homme de couleur à la tonsure poivre et sel taillait des pieds de roses. Autour, des lilas en fleurs, un broussailleux bosquet de framboises.

Je notais.

Lorsqu'il m'aperçut, son sourire m'offrit du réconfort. Le premier au pays de nulle part.

Je me suis présentée. Lorsqu'il a entendu le mot parfum, d'un geste, il m'a entraîné dans un bois.

Son regard posa une question muette.

Mon nez se positionna, *warning* en alerte.

– De la vanille et du bois de santal. Je notais.

– Et...

– De l’aloe vera, je crois.

– Je reconnais une fleur assoiffée. Je m’appelle Joe. Suivez-moi.

À ma demande, l’homme m’a ouvert les toilettes du personnel. En silence, nous avons bu un thé glacé. Il me regardait comme on voit passer une licorne.

– Réglisse et violette, ai-je dit tout bas.

Nous avons poursuivi notre entretien silencieux sous un immense arbre en fleurs. Son regard malicieux sondait mes narines affolées.

En vagues successifs, l’enfance me venait. Les yeux fermés, je revoyais ma mère, la Peugeot 505 break, le ciel gris des Pyrénées, le soleil dans les feuilles. J’habitais ce dimanche festif décrété par papa, les chants aigus des rossignols. Tout arriva par touches légères dans le bruissement de l’air. La délicate harmonie s’est à nouveau invitée dans mon nez. J’avais cinq ans. Mon premier orgasme olfactif. Une cascade d’effluves s’est déversée sur mon front. L’air pétillait. Je buvais cette odeur, m’en gavais jusqu’à l’ébriété. Dans un vent tiède, Neverland s’ouvrit à moi. Je voyais ce que le roi de la pop avait ressenti dans son jardin. Sous le vernis du kitsch, un trésor inestimable était enfoui dans les cales d’un galion perdu au fond des mers. Tout était noté.

– Nous sommes sous le plus heureux des tilleuls, Joe. Sans le savoir, vous venez de remonter en surface l’un de mes plus jolis souvenirs.

Joe m’observa. J’étais gênée. Il m’a invitée à découvrir la propriété à bord de son véhicule électrique et j’ai noté.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

homme de Miyake.

À Cannes, j'ai attendu une heure le car pour Grasse. À quatorze heures, j'ai posé mon bagage sur la place aux Aires.

Le ciel menaçait. Un éclair éclata. Des seaux d'eau se déversèrent dans les rues pentues.

Partout, des affiches annonçaient la Fête de la Rose. Promis: le lendemain, la ville serait aux couleurs de la fleur aux cent pétales. Je dégoulinais. Je suis entrée dans un café et j'ai téléphoné. À la huitième sonnerie, Étienne Gaillard décrocha. Il était sur le point de démarrer un cours aux onze élèves de l'école de parfum, la Grasse Institute of Perfumery. Ravi de ma présence en ville, il m'invitait à y participer afin d'être présentée au Président de l'entreprise Payan Bertrand, spécialiste des matières aromatiques naturelles, la référence incontournable dans les huiles essentielles bio.

– Monsieur, je suis explosée de fatigue, je vois trouble, mon nez est sous perfusion, mes oreilles ronronnent encore dans les moteurs d'avions et de locomotive, et même si je devais rencontrer le fantôme du grand Ernest Beaux, je ne pourrais articuler le moindre mot. Par pitié, un lit, une douche, au secours, besoin de votre aide.

– Toutes mes excuses, Sabrina. Je vous ai réservé une chambre d'hôte sur les Hautes Ribes. J'appelle de suite Martine pour envoyer quelqu'un vous chercher. Rendez-vous devant le casino. Pour ma part, je viendrai vous cueillir demain vers midi et je vous invite à déjeuner pour un débriefing. Reposez-vous bien. Une dernière question : avez-vous le permis de conduire ?

– Oui, mais c'est très récent, et je n'ai pas les moyens de m'offrir une voiture.

Un certain Paul est venu à ma rencontre. Il a pris mon bagage fatigué et nous sommes partis à travers Grasse dans son break en piteux état.

– À chaque fête de la Rose, on a des averses toute la semaine avec un quinze degrés au plus fort de la journée, annonça mon chauffeur. Et comme d’habitude, une forte chaleur suivra. Dans ma région du Jura, on assiste au même phénomène.

– Ce n’est pas la rose centifolia qui se plaindra de cette pluie.

– En revanche, ce n’est pas heureux pour les exposants, mais excellent pour le tourisme.

– Pourquoi... « excellent » ?

– Avec une mer sans soleil, les touristes de la côte n’hésitent pas à découvrir l’arrière-pays niçois. Les cars sont pleins à craquer et donc, c’est « excellent » pour les affaires.

La route ressemblait à un lacet jeté au hasard sur une colline. De discrets portails bordaient les talus, et il était impossible d’apercevoir les villas cossues dissimulées sous les futaies. Puis la chaussée se fit chemin. À chaque voiture rencontrée, une négociation invisible s’établissait entre chauffeurs. Celui qui pouvait le mieux reculer se serrait dans une encoignure d’entrée privée pour laisser passer. À droite, une dernière montée avec un panneau : Lou Naouc.

En ouvrant la portière, une terre gorgée d’eau fuma sous mes semelles. Une bouffée du sucré seringat, de lavande fine, de mimosas et de lys fut dévorée par mes narines. Les aromates prirent rang, les cerisiers s’offrirent, les olives s’immiscèrent et les pieds de tomates s’avancèrent. Quand les roses se présentèrent sous mon palier, j’étais en transe. Le paradis des nez existait.

Deux lions de pierre accueillaient le visiteur. Rien n’évoquait le Relais-Château, tout indiquait le patrimoine familial. Entre deux nobles oliviers, un escalier de pierre serpentait. Sous deux palmiers hauts comme un phare, un mas aux volets bleus dans la simplicité d’antan se cachait.

Un garçonnet aux yeux rieurs vint à notre rencontre en imitant le moteur pétaradant d'un tracteur. Sur le seuil, une dame aux cheveux de sel et de poivre me regardait.

Son regard trahissait sa curiosité à mon égard. Pourtant, elle resta professionnelle, détachée, courtoise.

– Étienne m'a informée que vous séjourneriez plusieurs semaines, mais sans être très précis. Pour l'instant, vous prendrez l'appartement, mais sachez que vous devrez parfois changer de lieu de séjour en fonction de nos réservations. Le petit-déjeuner est de sept à dix heures au plus tard. Suivez-moi, mademoiselle.

Derrière une porte, une buanderie avec trois lave-linge à l'essorage, une armoire remplie de produits ménagers, un chat sur une montagne de draps blancs. Au fond de la pièce à l'odeur prononcée de lavandin, une porte, puis une autre.

– C'est plus court en passant par la buanderie, mais il y a aussi un accès indépendant. Ici, vous pourrez vous reposer. Je crois que vous en avez grandement besoin. Vous avez une tête à faire peur. La clé est sur la porte. À demain.

Le salon et la cuisine étaient comme figés dans le passé. Le canapé était aussi accablé que moi et la cheminée faisait décorum. J'ai gravi l'escalier de bois en traînant ma valise. Je savais que je donnais mes dernières forces.

Il y avait deux chambres à l'étage. Celle avec le lit double était tapissée de rose. Accrochée au mur, une reproduction papier de Breughel-le-Jeune. Un vertige m'emporta. Je me suis évanouie tout habillée sur le matelas.

Mon œil droit s'est rouvert sur ma montre. Il était sept heures vingt du matin. J'avais comaté quinze heures d'affilée.

J'ai tiré les rideaux. Il y avait une terrasse. À mes pieds, une piscine, les coteaux de Grasse, Cannes au loin, puis les îles de Lérins posées sur la mer. Une vue de carte postale. Un timide

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

double sens. Par miracle, nous n'avons rencontré aucun obstacle. J'étais en sueur.

Lorsque nous sommes arrivés chez Martine, Étienne est revenu sur le « petit service » à lui rendre.

– Comme vous le savez, je suis l'un des présidents d'honneur du Musée international de la parfumerie. Je dois m'acquitter d'une journée de guide-conférencier dimanche prochain pour la fête de la Rose, mais j'ai, hélas, une obligation imprévue et incontournable sur Paris. Il n'y a personne pour me remplacer. Je ne peux compter que sur vous pour recevoir un tel cadeau. Et puis vous verrez, après l'exploit, plus rien n'est comme avant.

– Vous appelez ça un cadeau ? Mais je n'ai pas la compétence pour cet exercice de haute voltige.

– Vous l'avez. Je vous suggère fortement de rencontrer Dominique, la conférencière attitrée du musée. Elle vous mettra au parfum. Tenez, voici le catalogue du musée. Profitez de votre temps libre pour visiter les maisons FragoGali Molinard. Cela pourrait vous être utile. Je vous laisse ma voiture. L'assurance est déjà à votre nom. Martine me raccompagnera.

Seule dans ma chambre, je me suis écroulée sur le lit. Tout s'accélérait dans mes neurones épuisés. Puis d'un coup, je me suis levée pour sentir ce que Michel m'avait offert.

Était-ce ce que je pensais ? Je l'espérais.

J'ai dévissé le bouchon.

L'oudh s'avança à pas lents dans mes narines.

J'avais trouvé mon opium, mon réparateur de nez.

Retour en Grasse

Cocaïne, café, tabac, Whisky, marijuana, opium, acide, champignons hallucinogènes...

« Jardin d'addiction », sculpture de verre de Berdaguer & Péjus (MIP Grasse).

Après-demain, l'insipide ex-caissière de Biarritz prendrait l'habit et le badge d'une conférencière d'un musée international qui reçoit chaque année soixante-dix mille visiteurs. C'était aussi insensé que de rouler en sens inverse sur l'autoroute. Avec les narines collées sur le goulot diffusant la magie de l'oudh, je n'ai fermé l'œil qu'une minute sur deux.

Une nuit blanche à feuilleter le guide remis par Étienne dans l'espoir de desserrer l'anneau d'appréhensions qui étranglait mon estomac.

Avais-je assimilé les cinquante mille objets présentés aux visiteurs ? J'en doutais.

Aurais-je le courage de parler en public ? C'était non.

À dix heures tapantes, j'étais à l'accueil du temple du parfum, dans ce lieu magique où l'histoire des odeurs avait trouvé refuge.

Un groupe de touristes belges entourait une femme en tailleur gris. Sur le badge, un prénom : « Dominique – Guide-conférencière MIP ».

Armée d'un petit carnet, je me suis glissée dans ce rassemblement de curieux.

– « ... Signé Frédéric Jung, le projet architectural concilie

l'ancien et le contemporain. Le bâtiment s'articule autour de différentes constructions symboliques grassoises : d'un côté, l'ancien couvent des dominicains édifié au XIV^e siècle, l'hôtel particulier Pontevès du XVIII^e, le pavillon d'entrée de l'ancienne parfumerie Hugues-Aîné et l'immeuble Pelissier; de l'autre, un apport de métal et de verre rappelant l'usine d'antan... »

Au premier étage, elle a rappelé que le musée avait rouvert ses portes en 2009 après quatre ans de travaux pour doubler sa surface et que le projet avait été soutenu par Jean-Pierre Leleux, le sénateur-maire de Grasse. La réalisation du nouveau concept avait nécessité un investissement de onze millions d'euros et le MIP accueillait désormais des dépôts d'autres musées, dont le Louvre, le musée du quai Branly et le château de Versailles.

D'une écriture serrée, je notais fébrilement sa présentation.

Soudain, derrière moi, un « bonjour » fusa dans mon oreille. C'était Lionel, le commandant de bord aux belles mains. *Eau sauvage* l'accompagnait.

– Étienne m'a informé de votre visite et je n'ai pas résisté.

Je n'ai pas répondu. Je notais : stupeur et tremblement de terre sous mes pieds.

– « ... *Le musée constitue la première collection publique au monde consacrée à l'industrie du parfum, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours et sur les cinq continents* », appuya Dominique. « *Avant de nous promener du sacré au profane à travers l'histoire des hommes, je vous invite à vous détendre quelques minutes dans la salle du Préambule sensoriel... »*

Nous nous sommes engouffrés dans une salle de cinéma.

De suite, mes narines ont absorbé l'odeur synthétique de cèdre et de santal que diffusait cet espace zen soumis à une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

main des gîtes, une sœur distante, un amant de passage qui lui laisse un ventre rond, son refus de l'avortement. Sa fille, qu'elle avait élevée à bout de bras, la rejetait, fuyait la bastide en courant sur la trace d'un homme qui la repoussait. L'histoire se répétait.

Pour finir, elle parla de Paul, son héros, le seul lien qui l'empêchait de s'isoler du monde.

Ce soir-là, nous étions deux malheurs.

Le lendemain matin, nous avons retourné à deux mains la terre de son potager. Le bonheur revenait.

J'étais de tous les repas. Une amitié naissait.

Dimanche matin, je me suis présentée au MIP avec trente minutes d'avance pour inventer ma visite.

Une hôtesse d'accueil m'a accroché un badge avec mon prénom sur le revers de mon tailleur. C'était à moi de jouer.

Mes lèvres tremblèrent. Un groupe compact venu d'Alsace trépignait d'impatience.

Encore cinq minutes de sursis, et le grand oral débiterait. Je suis ressortie du musée pour haleter et évacuer l'agitation qui m'étranglait.

J'ai clos mes paupières. À nouveau, l'image de la caissière de Biarritz est venue me tourmenter.

Avec sa blouse et sa mèche barrant ce visage, elle me regardait avec des yeux morts. Comme il avait été facile de ne pas exister ! Comme il était impossible d'exister sans s'exposer au monde.

Une décharge électrique chargée d'adrénaline me fouetta le corps. Plus jamais ça ! Cette fille n'était plus, je lui avais volé la place qu'elle n'avait pas su conquérir. Dehors !

En passant devant le comptoir de l'accueil, j'ai attrapé deux prospectus pour empêcher mes mains de trembler, et j'ai fait front au supplice :

– Mesdames, messieurs, je serai votre guide durant cette heure qui, je l’espère, laissera en vous un long et puissant sillage parfumé. Nous voici devant une architecture signée Frédéric Jung qui concilie l’ancien et le contemporain. Le bâtiment s’articule autour de...

J’étais partie. Ma voix portait, je m’emportais, m’envolais dans le lyrisme, répondais aux questions sans le moindre doute, j’étais passionnée.

La visite dura deux heures dans un déferlement d’histoire, de conseils en beauté et d’art de la création. Personne ne posa de questions pertinentes à part un homme avec des petites lunettes de professeur Tournesol.

– Qu’en est-il du classement en zone Seveso des environs de Grasse ?

– Pour que tout le monde suive bien la particularité de votre interrogation, je vous rappelle que le terme « Seveso » fait référence à une fuite de dioxine dans une usine d’Italie en juillet 1976. Certains villages près de Grasse entrent dans ce classement, mais en « seuil bas ».

– Est-ce que c’est tabou d’en parler à Grasse ? surenchérit l’homme.

– En ce qui me concerne, je ne pense pas que la chimie soit notre ennemi ni un gros mot. Je dirais même qu’elle a libéré le parfumeur des contraintes de la nature en mettant à sa disposition une palette de plus de trois mille nouvelles couleurs. Ne sommes-nous pas nous-mêmes des êtres de chimie ? Et le naturel, n’est-il pas fait lui aussi de molécules, donc de chimie ? Mais comment dire aux gens que les parfums sont issus de la chimie alors que tout nous porte sur le produit naturel ? Croyez qu’un bon parfum associe le meilleur du chimique au meilleur du naturel.

– Ne peut-on faire autrement ? tenta une dame.

– Ce qui nous intéresse, c’est le rendu olfactif final. Sans le recours à la synthèse, à part quelques nantis, personne ne se parfumerait. Comme au Moyen Âge. À vue de nez, du XII^e au début du XX^e siècle, un flacon de *Jazz* d’Yves Saint-Laurent en essence pure serait hors de prix. À titre d’exemple, 30 ml d’un concentré du parfumeur britannique Clive Christian est vendu à deux mille euros, alors qu’en parapharmacie, une fragrance moderne basique est autour d’une vingtaine d’euros. C’est grâce à la chimie que nous pouvons nous parfumer par cargaison entière sans piller les ressources de la planète. Croyez-moi, à Grasse, on respecte à la lettre les rigides dispositions de l’arrêté Seveso parce que passer en zone « seuil haut » serait une catastrophe pour toute la région. Sur cette dernière explication, je vous souhaite une excellente journée... parfumée.

Mon public a applaudi quinze belles secondes.

J’avais tout donné, j’avais fouillé les moindres recoins de l’histoire en rebondissant sur les anecdotes qui font le sel du parfum et qui captivent le promeneur.

J’étais épuisée, heureuse, gonflée à bloc. En premier de cordée, j’avais grimpé mon Éverest olfactif. Je crois que Tony Curtis, mon prof d’histoire d’une nuit blanche, aurait été fier de ma prestation.

C’est alors que je compris pourquoi ce moment de grâce était un cadeau. Étienne avait raison : « *Après l’exploit, plus rien n’est comme avant.* »

Le groupe ne s’attarda pas en questions. À reculons, il se détacha de moi. Tous partirent, sauf une femme.

Devant moi, elle se tenait droite comme un i.

– Avez-vous une demande supplémentaire sur un parfum en particulier ? Non ? Ne vous attardez pas trop, vous pourriez perdre la trace de votre groupe.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tant d'énergie positive m'émerveilla.

C'est à cet instant mal choisi que mon nez a rouvert ses vannes. Dans un torrent de vitalité, l'humanité s'est engouffrée dans mes narines. Du sang roula sur mes lèvres, signe que la gare suait son stress. J'ai enfoncé un mouchoir dans ma narine et traversé cette marée montante, la tête haute.

J'avais au moins dix minutes devant moi pour attraper le TGV de 13 h 49 avec une arrivée à 19 h 26.

J'avais faim, de celle qui vous dévore après trois jours à boire des larmes salées. Avais-je le temps d'acheter une bouteille d'eau et un sandwich ? Au vu de la file d'attente devant les caisses du bar, non. Mon estomac hurla au scandale. Sans hésiter, je suis montée dans le premier wagon accroché à la locomotive côté quai Lionel. Un jeune contrôleur à la casquette grise m'a souri, un microphone informa d'un départ imminent, la porte se ferma, le train s'ébranla. Tout recommençait.

Sur mon billet, pas de place attribuée. J'ai demandé à l'agent où je devais m'installer.

– Vous n'avez pas composté votre billet, demoiselle. Voilà, c'est fait. Lorsqu'on achète un billet à la dernière minute, on ne peut plus vous attribuer un siège fixe et vous devez prendre une place vacante.

L'agent à l'accent marseillais picota sur un écran de poche avec un ministylo retenu par une ficelle.

– Vous avez de la chance ! Vous prendrez le numéro 66 en voiture 18 côté fenêtre, dernier wagon. C'est tout ce que j'ai à vous proposer, sinon c'est debout durant six heures, belle demoiselle. Allez, je vous l'écris sur votre billet. Bon voyage et n'oubliez pas de composer la prochaine fois, sinon c'est l'amende assurée.

J'ai fouillé dans mon sac pour y prendre mon indispensable sauf conduit : l'oudh de Michel.

Avec le flacon coincé dans la narine droite, j'ai traversé une mer d'odeurs écoeurantes, mais toutefois moins viciées que dans l'avion. Au bar, j'ai avalé deux sandwiches coup sur coup, une salade, trois cafés allongés, et acheté un paquet de gâteaux au chocolat. Encore huit wagons à souffrir. J'ai poursuivi ma pénitence en changeant le flacon de narine.

... 34... 52, place 66. Fin du calvaire !

Mon voisin est un Africain avec une barbichette tachetée de poils blancs par endroits. Il se lève et développe ses presque deux mètres pour me laisser m'installer.

Son corps exprime l'anxiété et exhale une dérangeante sudation que mon nez refuse et, étrangement, accepte.

Échinops gigantes

*Divertissement, affliction aussi
du plus noble de nos sens,
la recherche du parfum ne suit pas
d'autre voie que celle de l'obsession.*

Colette.

L'homme aux cheveux crépus a soulevé mon bagage pour le ranger en hauteur.

Ses mains ont frôlé mon nez.

C'est alors que la plus délicieuse des odeurs jamais déposée sur mes narines a escaladé victorieusement mon tunnel olfactif. C'était la Prima Donna perdue dans un égout. Cela avait du boisé, du patchouli et du vétiver, mais moins segmentant. Comme une odeur de souche humide.

Lorsque je me suis assise, mon nez était total accro à cette senteur inédite et rejetait l'oudh pour quémander cette nouveauté entre les doigts de mon voisin.

Le géant aux longues jambes a sorti un paquet de biscuits secs de son cabas en osier. Cela empestait l'huile de palme et les cacahuètes premier prix.

Pour le remercier d'avoir soulevé la valise, j'ai sorti mon paquet de gâteaux. Il a accepté d'en prendre un comme si je lui tendais un lingot d'or.

En échange, il m'a tendu ses atroces biscuits. Je n'ai pas repoussé l'offre, mais ma bouche a refusé de se laisser empoisonner.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous avez pas informés du nom de cette merveille ?

– Echinops gigantes. Et elle ne pousse que sur cette colline. Michel avait les yeux rêveurs :

– Comme c’est étrange. Une odeur qui vient au secours d’un peuple condamné à disparaître. L’histoire est admirable.

Mon épreuve passa à la trappe.

On ne conversa que de cette découverte et de ses potentialités aromatiques.

Le téléphone d’Étienne sonna.

C’était Lionel. Il souhaitait me parler. Avec l’iPhone, je me suis éloignée du groupe.

– Comment vas-tu, Sabrina ?

– J’ai envie que tu me prennes dans tes bras.

– J’en crève d’envie.

– Lionel, est-ce que je peux te demander un « petit service » ?

– Je t’écoute.

– Peux-tu m’accompagner au Cameroun ? J’ai rendez-vous avec une tribu de gorilles.

Épilogue

Septembre 2012.

Dans un roulement de tambour, le ciel tonnait.

Sous l'auvent de la librairie, nous sommes restés longtemps à discuter, à rire, à évoquer Tony.

Puis, la pluie cessa. D'un geste de la main en guise d'adieu, Sabrina est partie d'un pas pressé sans me laisser un lien. Avant que son récit ne s'évapore, j'ai annoté précieusement les confidences qu'elle m'avait offertes sous l'orage.

Juste en face, le musée de la parfumerie de Grasse me tendait les bras. Une visite guidée commençait. Je me suis glissé dans un groupe d'Alsaciens. Parmi eux, un couple se croquait du bout des lèvres, leurs mains discouraient, chaque recoin était prétexte à s'embrasser, à s'embraser, à se fondre l'un dans l'autre.

Comme l'eut fait un parfumeur, j'ai sorti un carnet et un crayon pour inhaler l'ambiance. Mon nez serait ma page blanche, mon stylo, ma mouillette.

À la terrasse d'un bistro, dix cafés plus tard, je lisais un premier jet qui tenait en quelques pages.

À l'annonce de la mort de Tony Curtis, j'ai ressorti cette tentative de manuscrit qui habitait dans un tiroir depuis presque deux ans. Il y avait dans ces lignes un incroyable méli-mélo de cinéma et de parfums ne demandant qu'à prendre vie.

Fin septembre 2012, j'ai croisé Sabrina à l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle.

Il pleuvait. Comme si l'averse nous réunissait une fois

encore. Elle se rendait au Tibet, j'embarquais pour Moscou.

Nous n'avions que quarante-cinq minutes pour reprendre la conversation laissée sous l'auvent. Elle partait aux pieds de l'Himalaya pour donner son avis sur un bouquet de saxifraga oppositifolia odorantes découvert à 4 600 mètres d'altitude.

Après sa formation au Grasse Institut of Perfumery, elle avait cheminé partout dans le monde pour dénicher là où elles se cachent les merveilles olfactives. L'année dernière, elle avait accepté l'offre d'emploi de Filip Lissitcharov, un grand patron de la lavande bulgare. La même année, la France perdait 50 % de sa production de lavande suite au ravage de la bactérie phytoplasme Stolbur dans le sud de la France. Le mois dernier, elle avait accepté un poste d'évaluateur en parfumerie fine auprès d'un des trois laboratoires français qui se partagent le marché des parfumeurs et dont je tairais le nom pour ne pas révéler son identité.

Dans un murmure, elle m'a confié qu'après sa visite à Shiloh ranch, elle était devenue incollable sur la filmographie de la star et qu'elle portait *Jicky* comme un porte-bonheur.

À l'instant où j'allais lui demander des nouvelles de Lionel...

« *Votre attention s'il vous plaît ! Le passager Nicollini est attendu en porte 22 avant fermeture du vol AF 3812. Embarquement immédiat pour Lhasa...* »

Elle a déposé un baiser sur ma joue, et s'est enfuie.

Tony Curtis et Mona Di Orio s'en étaient allés, Roger & Gallet commémorait ses 150 ans, *L'Heure bleue* soufflait ses 100 bougies, la planète fêtait le 50^e anniversaire de la mort de Marylin, *Eau dynamisante* de Clarins, ses 25 ans, l'ADN d'un cheveu de Michael Jackson avait servi pour composer son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Roman de Tolède, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.

Le Roman de l'Italie insolite, Jacques de Saint-Victor.

Le Roman du Festival de Cannes, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman des amours d'Elvis, Patrick Mahé.

Le Roman de la Bourgogne, François Céséra.

Le Roman de Rio, Axel Gyldén.

Le Roman de la Pologne, Beata de Robien.

Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques, Jean-Paul Caracalla.

Les Romains de Venise, Gonzague Saint Bris.

Le Mystère des Tuileries, Bernard Spindler.

Le Roman de la Victoire, Bertrand de Saint-Vincent.

Le Roman de Québec, Daniel Vernet.

Le Roman de Mai 68, Jean-Luc Hees.

Le Roman d'Israël, Michel Gurfinkiel.

Le Roman de Bruxelles, José-Alain Fralon.

Le Roman de Pékin, Bernard Brizay.

Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique, Audrey Claire.

Le Roman de mes chemins buissonniers, Jean-Pierre Fleury.

Le Roman du désert, Philippe Frey.

Le Roman d'un pianiste, Mikhaïl Rudy.

Le Roman de Bretagne, Gilles Martin-Chauffier.

Le Roman de Madrid, Philippe Nourry.

Le Roman de Cuba, Louis-Philippe Dalembert.

Le Roman de Marrakech, Anne-Marie Corre.

Le Roman du Mexique, Babette Stern.

Le Roman du Vatican secret, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.

Le Roman de Nice, Jean Siccardi.

Le Roman de Saint-Tropez, Nicolas Charbonneau.

Les Amours de Hollywood, Pierre Lunel.

La Grande Épopée de la traversée de la Manche, Albéric de Palmaert.

Le Roman de la chanson française, David Lelait-Helo.

Le Roman du Jardin du Roy, Philippe Dufay.

Le Roman de l'âme slave, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du loup, Claude-Marie Vadrot.

Le Roman de l'Inde insolite, Catherine Golliau.

Le Roman du cinéma français, Dominique Borde.

Le Roman de Belgrade, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karić 2010.

Le Roman de Tolstoï, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de la Rome insolite, Jacques de Saint Victor.

Le Roman de Saigon, Raymond Reding.

Le Roman de Napoléon III, Christian Estrosi et Raoul Mille.

Le Roman de Biarritz, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.

Le Roman de l'Orient insolite, Bernard Saint Bris.

Le Roman des maisons closes, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.

Le Roman de Sissi, Elisabeth Reynaud.

Le Roman des Marins, Laurent Mérer.

Le Roman des Provinces, Jean Siccardi.

Le Roman de Hemingway, Gérard de Cortanze.

Le Roman des papes, Bernard Lecomte.

Le Roman des morts secrètes de l'Histoire, Philippe Charlier.

Les Romains du Mont Saint-Michel, Patrice de Plunkett.

Le Roman de la Louisiane, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman de l'espionnage, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du Juif universel, Elena Bonner, André Glucksmann.

Le Roman de Raspoutine, Vladimir Fédorovski, Grand Prix Palatine du roman historique 2012.

Le Roman des aventuriers, François Cérésa.

Le Roman du Siècle rouge, Alexandre Adler, Vladimir
Fédorovski.

Le Nouveau Roman de l'Élysée, François d'Orcival.

Le Roman de la Syrie, Didier Destremau, Christian Sambin.

Le Roman de la gauche, Hervé Bentégeat.

Les Romains de la Corse, Angèle Paoli, Paul-François Paoli.

Le Roman de Londres, Nelson Monfort.

Le Roman du Rock, Nicolas Ungemuth.

Mississippi. Le roman fleuve de l'Amérique, Bernard
Brigouleix, Michèle Gayral.



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
265/2012

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : décembre 2012
N° d'impression :